

La face cachée du festival : Dimitri Eipides

Élie Castiel

Brian de Palma
Numéro 168, janvier 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/49983ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Castiel, É. (1994). La face cachée du festival : Dimitri Eipides. *Séquences*, (168), 11–11.

connaissance d'une jeune veuve qui l'initie aux jeux de l'amour... Filmé avec une caméra Askania, datant de 1927, **The Olympic Summer** recrée l'atmosphère d'une époque que viennent amplifier des documents d'archives. Quant aux interprètes, ils se prêtent volontiers à cet exercice de style brillamment mis en images.

L'Allemagne des Jeux Olympiques de 1936 est, en partie, celle du film de Ray Müller **The Wonderful, Horrible Life of Leni Riefenstahl** (Die Macht der Bilder),



Leni Riefenstahl

documentaire saisissant sur la célèbre cinéaste allemande. Aujourd'hui âgée de 90 ans et toujours aussi lucide et articulée, Leni Riefenstahl traduit devant la caméra une époque troublante de l'histoire de l'Allemagne, et en même temps, paradoxalement créative.

Ray Müller n'innove pas le genre, mais se permet des trouvailles intéressantes (heureux amalgames de scènes actuelles et de documents d'archives) mises en évidence tout particulièrement grâce à un remarquable travail de montage. Mais la richesse du film demeure le personnage de Leni Riefenstahl. Elle s'exprime librement devant l'objectif de la caméra, essaie de se justifier, se contredit par moments. Mais lorsque des documents d'archives viennent nous rappeler qu'elle a été tout de même une excellente réalisatrice, c'est le spectateur qui se sent manipulé. Et tant mieux, puisque le documentaire de Müller

est en fait un essai sur les paradoxes et les contradictions non seulement de l'artiste, mais du cinéma lui-même. Sur ce plan, **The Wonderful, Horrible Life of Leni**

Riefenstahl exige une participation constante du spectateur. Quant à Leni Riefenstahl, on ne saura jamais si elle a été une victime de son époque ou si elle fut une

collaboratrice consentante. Quoi qu'il en soit, il est évident que le mythe demeurera constamment vivant.

Élie Castiel

LA FACE CACHÉE DU FESTIVAL DIMITRI EIPIDES

Le Festival international du Nouveau Cinéma et de la vidéo de Montréal compte deux têtes pensantes. Il y a, bien sûr, Claude Chamberlan, l'effervescent pour qui «festival» est synonyme de découvertes, mais aussi et surtout d'événement médiatique. Il y a aussi Dimitri Eipides qui sélectionne une grande partie de la programmation. Depuis quelques années, il se mêle aux spectateurs, à tel point que l'on a l'impression qu'il en est un. Est-ce un hasard ou a-t-il choisi de rester dans l'ombre?

Séquences — Depuis la création du Festival international du Nouveau Cinéma et de la vidéo, Montréal s'est enrichi d'un autre événement cinématographique, le Festival des Films du Monde. Avec le temps, la programmation de ce dernier festival comprend des oeuvres que certains pourraient classer comme faisant partie du «nouveau cinéma». Qu'en pensez-vous?

D.E. — Je considère que notre festival, celui du «nouveau cinéma et de la vidéo» a grandement contribué à faire connaître au public des premières oeuvres d'un cinéma indépendant qui, à l'époque, était considéré comme exotique et marginal. Avec le temps, ces films sont devenus des produits de plus en plus accessibles à un public de plus en plus averti. Il n'est donc pas surprenant que le Festival des Films du Monde ait choisi la voie de la pluralité. De toute manière, il y aura toujours assez de films pour programmer les deux événements. Mais n'oubliez pas que nous avons fait découvrir au public montréalais des cinéastes comme Wim Wenders, Jean-Marie Straub, Théo Angelopoulos, Jim Jarmusch et bien d'autres. Au départ, l'idée était que les deux festivals contribuent, ensemble, à appuyer l'éducation cinéphilique. Malheureusement, les circonstances nous ont obligés à nous tenir à l'écart l'un de l'autre.

— Et le public dans tout cela?

— Le cinéma indépendant est encore un produit anti-star, fait

avec des budgets parfois dérisoires. Et malgré cela, certains cinéastes y croient avec ferveur. Nous profitons de leur engouement pour les lancer, pour les faire découvrir. Le public montréalais est, en général, un public de connaisseurs. Avec les années, nous sommes persuadés que nous avons formé toute une nouvelle cinéphilie capable d'enregistrer les messages aussi bien de la France ou de l'Allemagne que du Kazakhstan.

— Dans vos choix vous semblez avoir une prédilection pour les films en provenance de l'Europe de l'Est.

— Ce choix n'est ni conscient ni prémédité. C'est une coïncidence qui prend ses racines sur la qualité des films en provenance de ces régions du monde. Les pays de l'Europe de l'Est ont souvent été façonnés par une histoire qui ne les a pas toujours traités admirablement. Cette situation a obligé les cinéastes responsables de leur métier à produire des oeuvres rigoureuses, à aborder des thèmes existentiels. Pendant des années, ces pays ont vécu sous la loi du silence. Et de ce mutisme, il y a toute une énergie cachée qui a soudainement explosé. À partir de ce constat, les films de cette partie du monde m'ont toujours paru comme des oeuvres essentielles à la compréhension du langage cinématographique et par extension, de notre civilisation.

— Aujourd'hui, il semble que le «nouveau cinéma» soit devenu plus

accessible au grand public, ou du moins à un plus large segment de la population. Êtes-vous d'accord avec cette affirmation?

— Oui, je le suis. Le cinéma indépendant ou si vous préférez le «nouveau cinéma» a pris conscience qu'il ne fallait pas perdre le public, mais le «gagner», le «conquérir». Pour cette raison, certains cinéastes ont opté pour la voie du compromis, tout en conservant dans leurs films la plupart des éléments qui font la force et l'originalité de leur cinéma. Il faut également souligner que depuis quelques années, la cinématographie mondiale est affectée par le cinéma américain. Et le «nouveau cinéma» n'échappe pas à cette «invasion». Mais par la même occasion, il me semble que ce n'est là qu'une phase, un mouvement passager. Chaque année, un jeune nouveau cinéaste ose s'aventurer en réalisant une oeuvre risquée, engagée, brisant les codes cinématographiques conventionnels. Et c'est là une question de survie.

— Nous en avons la preuve avec Garrel, Assayas, Godard, Straub..., qui, eux, continuent à faire leur propre cinéma.

— Ces réalisateurs auront toujours un public. Ils n'ont nul besoin de changer leur style ou leur façon de tourner. Ils ont conquis un bon nombre de spectateurs fascinés par leur travail.

— Arrive-t-il que vous vous trompiez dans votre sélection, qu'un film ne soit pas à la hauteur, tel qu'espéré?

— Oui, cela arrive. Cela m'embarrasse. Mais ça fait partie du métier.

E.C.